

ces qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui afin d'acquiescer sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler lorsqu'on l'assaisonne en louange. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais quand on a besoin des hommes il faut bien s'justifier à eux; et, puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE. Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE. On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE. Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCÈNE II.

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE. Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; et je brûlais de vous parler pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE. Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE. Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE. Vous aimez?

CLÉANTE. Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion, et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ÉLISE. Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE. Non; mais j'y suis résolu; et je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE. Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

CLÉANTE. Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE. Hélas, mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE. Ah! plutôt au ciel que votre âme, comme la mienne...

ÉLISE. Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez?

CLÉANTE. Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, et la console avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait; et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté tout engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue!

ÉLISE. J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites; et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE. J'ai déconvert, sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées, et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; et concevez quel déplaisir ce n'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE. Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE. Ah, ma sœur! il est plus grand qu'on ne peut croire; car enfin peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous? que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Hé! que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir; et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis; et, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je vais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos desirs, nous le quitterons là tous deux, et nous nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE. Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère; et que...

CLÉANTE. J'entends sa voix. Eloignons-nous un peu pour nous achever notre confidence, et nous nous joindrons, après, nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCÈNE III.

HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on décale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence!

LA FLÈCHE (à part). Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON. Tu murmures entre tes dents!

LA FLÈCHE. Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON. C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE. Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point voir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux mandits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furetent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE. Comment diantre voulez-vous que je fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait! (Bas, à part.) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (Haut.) Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE. Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON. Non, coquin, je ne dis pas cela. (Bas.) J'enrage! (Haut.) Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE. Eh! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON (levant la main pour donner un soufflet à La Flèche). Tu fais le raisonneur! Je te baillerai de ce raisonnement-ci sur les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE. Eh bien, je sors.

HARPAGON. Attends. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE. Que vous emporterais-je?

HARPAGON. Viens ça que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE. Les voilà.

HARPAGON. Les autres?

LA FLÈCHE. Les autres?

HARPAGON. Oui!

LA FLÈCHE. Les voilà.

HARPAGON (montrant le haut-de-chausses de La Flèche). N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLÈCHE. Voyez vous-même.

HARPAGON (tâtant le bas du haut-de-chausses de La Flèche). Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recœurs de choses qu'on dérobe, et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE (à part). Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

HARPAGON. Euh!

LA FLÈCHE. Quoi?

HARPAGON. Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE. Je dis que vous fouilliez bien partout pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON. C'est ce que je veux faire.

(Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.)

LA FLÈCHE (à part). La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

HARPAGON. Comment! que dis-tu?

LA FLÈCHE. Ce que je dis?

HARPAGON. Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LA FLÈCHE. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON. De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE. Des avaricieux.

HARPAGON. Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FLÈCHE. Des vilains et des ladres.

HARPAGON. Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE. De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON. Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE. Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON. Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.

LA FLÈCHE. M'empêchez-vous de m'adresser les avaricieux?

HARPAGON. Non; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE. Je ne nomme personne.

HARPAGON. Je te rosserai si tu parles.

LA FLÈCHE. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON. Te tairas-tu?

LA FLÈCHE. Oui, malgré moi.

HARPAGON. Ah, ah!

LA FLÈCHE (montrant à Harpagon une poche de son justaucorps).

Tenez; voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON. Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE. Quoi?

HARPAGON. Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE. Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON. Assurément?

LA FLÈCHE. Assurément.

HARPAGON. Adieu. Va-t'en à tous les diables!

LA FLÈCHE (à part). Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON. Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCÈNE IV.

HARPAGON (seul).

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort; et je ne me plains point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est point une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bien heureux qui a tout son fonds bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense! On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier; je les tiens justement une franche amorce à voleurs; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCÈNE V.

HARPAGON; ÉLISE et CLÉANTE (parlant ensemble, et restant dans le foud du théâtre).

HARPAGON (se croyant seul). Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir entré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez... (A part, apercevant Elise et Cléante.) O ciel! je me serai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté; et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul. (A Cléante et à Elise.) Qu'est-ce?

CLÉANTE. Rien, mon père.

HARPAGON. Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

ÉLISE. Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON. Vous avez entendu...

CLÉANTE. Quoi, mon père?

HARPAGON. La...

ÉLISE. Quoi?

HARPAGON. Ce que je viens de dire.

CLÉANTE. Non.

HARPAGON. Si fait, si fait.

ÉLISE. Pardonnez-moi.

HARPAGON. Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent; et je disais qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus soi.

CLÉANTE. Nous feignons à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON. Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dis que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE. Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON. Pût à Dieu que je les eusse, dix mille écus!

CLÉANTE. Je ne crois pas...

HARPAGON. Ce serait une bonne affaire pour moi.

ÉLISE. Ce sont des choses...

HARPAGON. J'en aurais grand besoin.

CLÉANTE. Je pense que...

HARPAGON. Cela m'accorderait fort.

ÉLISE. Vous êtes...

HARPAGON. Et je ne me plaindrais pas, comme je le fais, que le temps est si étable.

CLÉANTE. Mon Dieu! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON. Comment! j'ai assez de bien! ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux; et ce sont des coquins qui font courir ces bruits là.

ÉLISE. Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON. Cela est étrange que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis!

CLÉANTE. Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON. Oui. De pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra, chez moi, couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousin de pistoles.

CLÉANTE. Quelle grande dépense est-ce que je fais?

HARPAGON. Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellais hier votre sœur; mais c'est encore pis. Voilà qui érie vengeance au ciel; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort; vous donnez fureusement dans le marquis; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE. Eh! comment vous dérober?

HARPAGON. Que sais-je, moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉANTE. Moi, mon père? c'est que je joue; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON. C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous devriez en profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses? Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien! Je vais gager qu'en perruques et rubans il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent, par année, dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉANTE. Vous avez raison.

HARPAGON. Laissons cela, et parlons d'autres affaires. (Apercevant Cléante et Elise qui se font des signes.) Euh! (Bas, à part.) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. (Haut.) Que veulent dire ces gestes-là?

ÉLISE. Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier; nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON. Et moi j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE. C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON. Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE. Ah, mon père!

HARPAGON. Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

CLÉANTE. Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON. Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; et pour commencer par un bout (à Cléante), avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉANTE. Oui, mon père.

HARPAGON. Et vous?

ÉLISE. J'en ai ouï parler.

HARPAGON. Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉANTE. Une fort charmante personne.

HARPAGON. Sa physionomie?

CLÉANTE. Tout honnête et pleine d'esprit.

HARPAGON. Son air et sa manière?

CLÉANTE. Admirables, sans doute.

HARPAGON. Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle?

CLÉANTE. Oui, mon père.

HARPAGON. Que ce serait un parti souhaitable?

CLÉANTE. Très-souhaitable.

HARPAGON. Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLÉANTE. Sans doute.

HARPAGON. Et qu'un mari aurait satisfaction avec elle?

CLÉANTE. Assurément.

HARPAGON. Il y a une petite difficulté; c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourrait prétendre.

CLÉANTE. Ah ! mon père ! le bien n'est pas considérable alors qu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON. Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE. Cela s'entend.

HARPAGON. Enfin je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments : car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme ; et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE. Euh !

HARPAGON. Comment ?

CLÉANTE. Vous êtes résolu, dites-vous ?...

HARPAGON. D'épouser Mariane.

CLÉANTE. Qui ? vous ? vous ?

HARPAGON. Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLÉANTE. Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON. Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

SCÈNE VI.

HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON. Voilà de mes damoiseaux fluets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont ce matin on m'est venu parler ; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.



ÉLISE. Au seigneur Anselme ?

HARPAGON. Oui. Un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE (faisant la révérence). Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON (contrefaisant Elise). Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariez, s'il vous plaît.

ÉLISE (faisant encore la révérence). Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON (contrefaisant Elise). Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE. Je suis très-humble servante au seigneur Anselme ; mais (faisant encore la révérence), avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON. Je suis votre très-humble valet ; mais (contrefaisant encore Elise), avec votre permission, vous l'épouserez, dès ce soir.

ÉLISE. Dès ce soir ?

HARPAGON. Dès ce soir.

ÉLISE (faisant encore la révérence). Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON (contrefaisant encore Elise). Cela sera, ma fille.

ÉLISE. Non.

HARPAGON. Si.

ÉLISE. Non, vous dis-je.

HARPAGON. Si, vous dis-je.

ÉLISE. C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON. C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE. Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON. Tu ne te tueras point et tu l'épuseras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père ?

ÉLISE. Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte ?

HARPAGON. C'est un parti où il n'y a rien à redire ; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE. Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON (apercevant Valère de loin). Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ÉLISE. J'y consens.

HARPAGON. Te rendras-tu à son jugement ?

ÉLISE. Oui ; j'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON. Voilà qui est fait.

SCÈNE VII.

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON. Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VALÈRE. C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON. Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALÈRE. Non ; mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON. Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage, et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALÈRE. Ce que j'en dis ?

HARPAGON. Oui.

VALÈRE. Eh, eh !

HARPAGON. Quoi ?

VALÈRE. Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment ; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison ; mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait ; et...

HARPAGON. Comment ! le seigneur Anselme est un parti considérable ; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé ! et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer ?

VALÈRE. Cela est vrai ; mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accorder avec...

HARPAGON. C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas ; et il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE. Sans dot ?

HARPAGON. Oui.

VALÈRE. Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous ! voilà une raison tout à fait convaincante ; il se faut rendre à cela.

HARPAGON. C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE. Assurément ; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON. Sans dot !

VALÈRE. Vous avez raison. Voilà qui décide tout ; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard, et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très-fâcheux.

HARPAGON. Sans dot !

VALÈRE. Ah ! il n'y a pas de réplique à cela. On le sait bien. Qui diantre peut aller contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner ; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un

mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie ; et que...

HARPAGON. Sans dot !

VALÈRE. Il est vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là !

HARPAGON (à part, regardant du côté du jardin). Onais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent ? (A Valère.) Ne bougez. Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE VIII.

ÉLISE, VALÈRE.

ÉLISE. Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALÈRE. C'est pour ne point l'aigrir et pour en venir mieux à bout. Hurler de front ses sentiments est le moyen de tout gâter ; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéraments ennemis de toute résistance, des naturels rétifs que la vérité fait cabrer, qui toujours se raidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, etc.

ÉLISE. Mais ce mariage, Valère ?

VALÈRE. On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE. Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALÈRE. Il faut demander un délai et feindre quelque maladie.

ÉLISE. Mais on découvrira la feinte si on appelle les médecins.

VALÈRE. Vous moquez-vous ? Y connaissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez, avec eux, avoir quel mal il vous plaira ; ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

SCÈNE IX.

HARPAGON, ÉLISE, VALÈRE.

HARPAGON (à part, dans le fond du théâtre). Ce n'est rien, merci.

VALÈRE (sans voir Harpagon). Enfin notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout ; et si votre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté... (Apercevant Harpagon.) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait ; et, lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON. Bon ! voilà bien parlé cela.

VALÈRE. Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON. Comment ! j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. (A Elise.) Oui, tu as beau fuir. Je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi ; et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE (à Elise). Après cela, résistez à mes remontrances.

SCÈNE X.

HARPAGON, VALÈRE.

VALÈRE. Monsieur, je vais la suivre pour continuer les leçons que je lui faisais.

HARPAGON. Oui, tu m'obligeras. Certes...

VALÈRE. Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON. Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE. Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON. Fais, fais, je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VALÈRE (adressant la parole à Elise, et s'en allant du côté par où elle est sortie). Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde ; et vous devez rendre grâce au ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans ; et sans dot tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON (seul). Ah ! le brave garçon ! Voilà parlé comme un oracle ! Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte !

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE. Ah ! traître que tu es ! où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avais-je pas donné ordre ?...

LA FLÈCHE. Oui, monsieur : je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors, malgré moi ; et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE. Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais : depuis que je ne t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE. Votre père amoureux ?

CLÉANTE. Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE. Lui, se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? Se moque-t-il du monde ? et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

CLÉANTE. Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE. Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

CLÉANTE. Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse l'a-t-on faite ?

LA FLÈCHE. Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essayer d'étranges choses lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-matthieux.

CLÉANTE. L'affaire ne se fera point ?

LA FLÈCHE. Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous ; et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE. J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FLÈCHE. Oui ; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE. T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLÈCHE. Ah ! vraiment ! cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous ; et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE. Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE. Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire :

« Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé. »

CLÉANTE. Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE. « Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit. »

CLÉANTE. Au denier dix-huit ? Parbleu ! voilà qui est honnête ! Il n'y a pas lieu de se plaindre. »

LA FLÈCHE. Cela est vrai.

« Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt. »

CLÉANTE. Comment diable ! quel juif ! quel arabe est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLÈCHE. Il est vrai ; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE. Que veux-tu que je voie ? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE. C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE. Il y a encore quelque chose ?

LA FLÈCHE. Ce n'est plus qu'un petit article.

« Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres ; et, pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible. »